

ABONNEMENT.

SAUMUR. — Par an... 30 fr. Par 6 mois... 16 Par 3 mois... 9

On s'abonne: A SAUMUR, Au bureau du Journal en envoyant un mandat sur la poste.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ÉCHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne... 30 c Réclames... 30 Faits divers... 75

RÉSERVES SONT FAITES Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi.

On s'abonne:

A PARIS, A L'AGENCE HAVAS 8, place de la Bourse.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 12 NOVEMBRE

1789-1889

On parle beaucoup, en ce moment, du centenaire de 1789 qui sera célébré dans quatre ans.

Les élections générales coïncidant avec la grande fête qu'annoncent déjà les républicains, feront de 1889 une année marquante.

Le Temps a émis l'idée d'une « Association républicaine du centenaire de 1789 », destinée à préparer les élections et à en faire « le triomphe de l'esprit et des principes de 89 » ; or, ajoute ce journal, « il faut fêter cette grande date par un état républicain qui réalise aussi bien que possible les nobles aspirations et les grands principes de nos aïeux. »

1789! une date républicaine! En vérité, le Temps ne manque pas d'audace.

Que les républicains revendiquent 91 et ses utopies, 92 et ses folies, 93 et ses horreurs comme des dates à eux, soit; mais l'Allan généreux et les réformes de 89 appartiennent à la Monarchie. Le grand mouvement de 89 a été un grand mouvement monarchique. Et c'est précisément de la violation brutale des principes de 89 qu'est résulté l'établissement de la République, et née la doctrine fatale de la souveraineté du peuple.

Pour démontrer cette vérité, il suffit de rappeler les principes de 89 contenus dans le résumé des cahiers :

Résultat du dépouillement des cahiers.

PRINCIPES AVOUÉS

- Art. 1er. — Le gouvernement français est un gouvernement monarchique. Art. 2. — La personne du roi est inviolable et sacrée. Art. 3. — La couronne est héréditaire de mâle en mâle. Art. 4. — Le roi est dépositaire du pouvoir exécutif.

Art. 5. — Les agents de l'autorité sont responsables.

Art. 6. — La sanction royale est nécessaire pour la promulgation des lois.

Art. 7. — La nation fait la loi avec la sanction royale.

Art. 8. — Le consentement national est nécessaire à l'emprunt et à l'impôt.

Art. 9. — L'impôt ne peut être accordé que d'une tenue des États-Généraux à l'autre.

Art. 10. — La propriété sera sacrée.

Art. 11. — La liberté individuelle sera sacrée.

Ces cahiers proclamaient donc la volonté de garder le gouvernement monarchique et l'hérédité royale. D'une voix unanime, ils réclamaient la réforme des abus, des garanties pour la liberté individuelle, la liberté de conscience, l'égalité civile, l'admission égale de tous les citoyens aux charges de l'Etat, etc., et le maintien du pacte fait entre la France et la Monarchie. Dans son rapport, M. de Clermont-Tonnerre disait :

«... Ce gouvernement et ces formes monarchiques qu'il est dans le cœur de tout Français de chérir et de respecter et que nos électeurs nous ont ordonné de maintenir... » Et plus loin : « Le gouvernement monarchique, l'inviolabilité de la personne sacrée du roi, l'hérédité de la couronne de mâle en mâle sont également reconnus et consacrés par le plus grand nombre des cahiers et ne sont mis en question par aucun. »

Voilà quelles furent les bases du droit public de 1789.

Le Temps ose appeler « républicain » le mouvement de cette époque : rien n'est plus faux, ni plus ridicule. La nation, en 89, se déclara profondément attachée à la royauté, et il ne vint à l'idée de personne de proposer la République : les cahiers mettent merveilleusement en relief cette vérité.

Aussi, quand la France voudra recouvrer son honneur, ses libertés, sa grandeur, il faudra, suivant la parole de Monsieur le Comte de Chambord, « REPRENDRE FRANCHISEMENT EN LUI RESTITuant SON CARACTÈRE

VÉRITABLE LE MOUVEMENT NATIONAL DE LA FIN DU SIÈCLE DERNIER.

Ce fut le crime des ancêtres du Temps que ce mouvement si pur, si généreux, si libéral, si royaliste, ait abouti à la République et à la Révolution.

En vain le Temps cherche aujourd'hui à établir un lien fatal entre 89 et la République ; tout le monde estime à sa juste valeur cette manœuvre, car tout le monde sait que 89 a été le contraire de la République.

Nous aussi, nous célébrerons le centenaire de 1789, du vrai 89, du 89 monarchique !

Et la France, au jour des élections, pour fêter dignement cette grande date, s'arrachera définitivement, nous l'espérons, à la tyrannie républicaine, et reprendra « le mouvement monarchique de 1789. »

Quel magnifique spectacle la France offrirait au monde en faisant du centenaire de 1789 la fin de la Révolution républicaine, et en déclarant, comme en 1789, que « le gouvernement français est un gouvernement monarchique » ! — Edmond BERAUD. (Gazette de France.)

LE CHANT DU CANARD.

Unissons-nous, concentrons-nous, c'est le refrain de rentrée. On répète ce refrain dans les journaux, dans les coulisses. On le chante en ténor, en basse, en baryton, en fausset. Mais il est à croire que la mesure est fautive, car dès qu'on essaie de le chanter en chœur, les couacs les plus épouvantables se produisent.

Adieu l'union, à vau-l'eau la concentration.

La réunion tenue mardi, au Grand-Orient, sous la présidence de M. Lockroy, dans laquelle, hormis la mise hors la loi de la minorité conservatrice de la Chambre, aucune résolution n'a pu être prise, nous édifie suffisamment sur cette musique de chambre.

Et l'on cherchera vainement, croyons-nous, d'ici à 1889, un républicain qui suive la grande et digne leçon de discipline donnée

ces jours-ci par M. le comte Albert de Mun.

Et cependant quels appels émus la presse républicaine et surtout la presse élyséenne n'avaient-elles point fait à l'harmonie, à la concorde !

La Paix s'était distinguée entre tous les choristes par le lyrisme de son chant, et aussi par la naïveté de ses aveux. Elle avait invoqué la grande date de 1889 que la législature actuelle célébrera... si elle n'est avant ce temps dans la tombe, ce que semble craindre la Paix.

« La troisième République, disait-elle, en est arrivée à son moment psychologique, à ce moment où les gouvernements et les régimes, après une première période de gestation, affirment leur vitalité ou accusent leur impuissance... »

« Et ce que l'on peut craindre, ajoutait plus loin le journal de M. Grévy, c'est que la République ne trouve pas son assiette, c'est qu'elle reste livrée aux fluctuations des partis, c'est que l'instabilité gouvernementale y soit, pour ainsi dire, à l'état permanent et que, par suite, la question de forme de gouvernement reste toujours ouverte. »

Et la Paix, athée mais superstitieuse comme son patron, adjurait les républicains de cimenter la grande union jusque en 1889 : cette date fatidique passée, la République serait définitivement fondée.

La réunion Lockroy a répondu à la pauvre Paix d'une manière qui a dû peu la satisfaire, et si nous en croyons les bruits qui nous viennent du Parlement, la législature actuelle, dès ses débuts, coupera net dans leurs racines les timides espoirs de la Paix.

Comment d'ailleurs en pourrait-il être autrement ? Un journal républicain modéré qui ne manque point de bon sens ni de logique, sauf dans l'appui qu'il prête, en principe du moins, à un système gouvernemental dont il critique, ridiculise, flétrit même quotidiennement les tendances, les actes et les hommes, le National, nous disait avant-hier que les républicains ne pouvaient s'entendre et rester unis qu'à la condition de ne rien faire.

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LA ROCHE-NOIRE

PAR MARIE MARÉCHAL.

La convalescence de Guillaume fut longue, et, comme la plupart des convalescences, elle fut signalée par de nombreuses rechutes. Bien des fois encore, le vieil homme bouillonna dans lui ; mais il avait appris à se vaincre, et il sut rester patient et respectueux, sans rien perdre toutefois de son indépendance d'esprit et de cette humeur aux libres allures qui étaient un de ses plus grands charmes. Seulement, ce travail incessant sur lui-même, accompli au prix de mille combats, avait pâli son visage et donné à toute sa personne cet air de fatigue virile qui, loin de chercher le repos, appelle encore la lutte. Grave, réservé, remarquablement beau sous ce nouvel aspect, Antoinette l'aimait-elle moins quand elle put reconnaître les effets de cette lente transformation ? Non, car ce n'était pas l'affaiblissement de l'esprit ou du caractère, l'amollissement de l'âme qui le tenaient maintenant respectueux et soumis devant des volontés pour lui devenues sacrées, mais l'effort

d'une âme puissante, victorieuse d'elle-même, qui a enfin trouvé sa voie, et qui y marche en dépit des obstacles. Le fleuve est-il moins beau quand il coule large et paisible, retenu dans son lit par les digues qui l'enserrent, que lorsqu'il dévaste comme un torrent impétueux les bords qu'il n'a pas appris à respecter ?

L'étude fut d'un grand secours à Guillaume pendant cette période de défaillance et de combats. Peu à peu il s'aguerrissait l'âme contre l'ennui, et sa vie vouée au travail devenait inexorablement sédentaire. Ce n'était plus le mélancolique blasé, le poète rêveur des jours disparus, s'adressant au nuage, à l'étoile, au flot murmurant, pour y jeter des mots vides de sens. C'était un esprit recueilli, qui trouve en lui-même des ressources qu'il ne se connaissait pas, et qui se promet de ne pas les dissiper. Il avait repris la lecture des grands poètes, ces fidèles compagnons du foyer, et la vieille tour était devenue pour lui une studieuse et austère retraite, dont le travail défendait les approches au découragement. Souvent il oubliait les heures, penché sur ses livres de prédilection, et le passant attardé pouvait prendre pour une étoile rayonnant sur la côte la pâle clarté de sa lampe de minuit.

Chaque dimanche on se revoyait à la messe, ce saint jour du repos, où Dieu veut que l'homme cesse son travail en présence de la terre féconde.

Ce jour-là, pas un travailleur dans les champs, pas une barque le long de la côte. Ils savaient, ces rudes croyants américains, que c'est la prière qui arrache la goutte d'eau pour le blé, la brise favorable pour la pêche, et que Celui qui donne tout a bien le droit de demander quelque chose. Guillaume, qui avait mis son être tout entier au service de ses sentiments nouveaux, était devenu plus accessible qu'aucun autre à cette sainte poésie du dimanche, dont il avait respiré les parfums dans son enfance. Il n'y avait pas de paroissien plus assidu à Notre-Dame des Flots. L'humble église où il avait retrouvé la foi était devenue pour lui le sommet de l'échelle sacrée, dont Dieu lui avait fait monter lentement les degrés mystérieux sans qu'il eût le loisir de s'en apercevoir.

Après la messe, il reconduisait sa famille jusqu'à la voiture, qui attendait au bas de la falaise, et ce fut ainsi pendant une partie de l'hiver. Cet hiver, néanmoins, ne lui parut pas long comme le précédent. Il avait dorénavant pour compagnons de sa solitude les pensées qui consolent, le travail incessant et l'espoir d'un meilleur avenir. Il connaissait les austères mobiles, les mâles satisfactions de la lutte contre soi-même, les victoires secrètes, et il s'étonnait qu'une vie si triste pût lui offrir tant de charmes.

On allait en finir avec la saison des pluies. Les signes précurseurs du printemps étaient déjà visibles dans les bourgeons gonflés, et quelques feuilles hâtives se montraient aux arbres surpris. Toute cette nature robuste et austère, qu'on accuse si injustement d'être sans sourire et sans grâce, se dilatait sous un vent tiède, et accueillait toute frissonnante les premières brises printanières.

— Nous irons à pied, dit le baron en renvoyant la voiture et en gardant le bras de son fils, sur lequel il s'était appuyé complaisamment en descendant de l'église.

Tous deux causèrent avec tant d'animation, à la grande joie des deux femmes, qu'on atteignit le château sans s'en apercevoir.

— Voulez-vous passer la journée avec nous, Guillaume ? demanda M. de Guित्रy à son fils.

Et ce fut ainsi chaque dimanche à partir de ce bienheureux jour de mars, et le dimanche parut à Guillaume plus désirable que ne lui avait jamais paru aucun plaisir de sa vie élégante et facile. Il revoyait chaque sentier du parc, il retrouvait les souvenirs effacés de son enfance, et parlait des visages épanouis, les vieux serviteurs heureux de le revoir, Lebihan transporté d'aise, et Antoinette surtout qui semblait légère comme un oiseau. Il n'y eut pas jusqu'au vieux petit poney invalide qui ne lui fit fête, pensait-il.





